

DOSSIERS
LITTÉRATURE FRANÇAISE
DE BELGIQUE

Joseph LEYDENBACH



Par Antoine CIPRIANI

1989

Service du Livre Luxembourgeois

«Le premier janvier 1900 naquit en plein centre de l'univers, à Luxembourg, Jean Marie Bachelin.»

Ce sont ces lignes qui pourraient constituer l'acte de naissance du romancier luxembourgeois d'expression française le plus productif. C'est avec elles, en tout cas, que débute le roman *Les Désirs de Jean Bachelin* (1948) avec lequel Joseph Leydenbach a posé un jalon de taille dans le paysage littéraire luxembourgeois. Depuis, il a écrit encore, outre quelques pièces de théâtre, plusieurs romans et nouvelles qui nous peignent des personnages évoluant dans un monde aisé, et qui nous mettent devant nos interrogations.

Quarante années plus tard, nous retrouvons, à quelques détails près (le nom et la date de naissance du héros), les mêmes termes dans le récit qui peut être considéré comme le chant du cygne de notre auteur, *Vie secrète* (1988).

«Le premier janvier 1950 naquit en plein centre de l'univers, à Luxembourg, Jean-Louis Thomas.»

Ces débuts de récit nous plongent d'emblée dans l'univers romanesque de Joseph Leydenbach : œuvre de fiction sans l'ombre d'un doute, mais une fiction qui tire sa substance de l'auteur, né au début du siècle, en 1903. Fiction et réalité se rejoignent sur plus d'un point. Le nom de l'auteur se trouve à peine caché sous celui de ses personnages ; acte de naissance et personnalité civile coïncident étrangement. Le Luxembourg jouera un rôle important dans les romans de Joseph Leydenbach c'est le port d'attache d'où vont partir ses héros, des êtres ouverts vers le monde, des cosmopolites qui cherchent leur voie dans la vie. Beaucoup des romans de Joseph Leydenbach peuvent être qualifiés de romans de formation. La formation, les héros l'acquièrent dans un milieu bourgeois.

Biographie

Né avec notre siècle, le 16 septembre 1903, Joseph Leydenbach peut être considéré comme LE romancier luxembourgeois d'expression française. Originaire de la grande bourgeoisie, Joseph Leydenbach fait ses études secondaires à l'Athénée de Luxembourg. Dès son jeune âge, il se consacre à la littérature (1). Joseph Leydenbach est un homme aux multiples talents, car il s'adonne aussi à la musique, joue du violoncelle, y décroche des premiers prix et continuera à le pratiquer jusqu'en 1988.

Fils d'un président de tribunal devenu ministre, Joseph Leydenbach fait des études universitaires de droit et de sciences économiques à Anvers, Bruxelles, Nancy et Bordeaux. Il entre à la BIL (Banque Internationale de Luxembourg) en 1929, et en 1947 il en est nommé directeur. C'est un peu plus tard, en 1948, que paraît son premier ouvrage, *Les Désirs de Jean Bachelin*, chez Corrèa, à Paris, roman qui est d'emblée un coup de maître. La carrière littéraire de Joseph Leydenbach est donc relativement tardive, surtout si l'on considère qu'il faut attendre 1970 pour voir de nouveau paraître une de ses œuvres (2).

À partir de ce moment toutefois, il va régulièrement publier des romans et cela jusqu'en 1989, où paraît son dernier ouvrage, un recueil de deux nouvelles, intitulé *Vie secrète*. C'est avec ces nouvelles que Joseph Leydenbach, qui de 1966 à 1976 présida la Société des Écrivains Luxembourgeois de Langue Française (S.E.L.F.), a fait ses adieux à la scène littéraire.

1. Ses premières œuvres n'ont pas été publiées et aux dires de son auteur, elles étaient de médiocre qualité.

2. À cette date paraît son roman **Piccolo**. Signalons au passage qu'entre 1948 et 1970, Joseph Leydenbach a écrit plusieurs pièces de théâtre, qui toutefois n'ont pas encore connu de représentation.

Bibliographie

- *Le Destin*, théâtre, pièce inédite.
- *Les Désirs de Jean Bachelin*, roman, Éditions Corréa et Co., Paris, 1948.
- *Nadia*, théâtre, 1953.
- *No Man's Land*, théâtre, 1953.
- *Piccolo*, roman, Éditions de la Renaissance du Livre, Bruxelles, 1970.
- *Jeu d'Échecs*, roman, Éditions de la Renaissance du Livre, Bruxelles, 1976.
- *Baladins*, roman, La Pensée Universelle, Paris, 1979.
- *Le Procureur*, théâtre, Paris, 1981.
- *Histoire de Faux Pas*, roman, Éditions de la S.E.L.F., Luxembourg, 1980.
- *L'Otage*, roman, Éditions RTL, Luxembourg, 1983.
- *Octave au Paradis*, roman, Institut Grand-Ducal, section des arts et lettres, Luxembourg, 1984.
- *Griffes de Sorcières*, roman, Institut Grand-Ducal, section des arts et lettres, Luxembourg, 1985.
- *Vie secrète*, roman, Institut Grand-Ducal, section des arts et lettres, Luxembourg, 1988.

Texte et analyse

Max ALLAR

C'était un petit pays.

Bien sûr, pour Max Allar, parachuté en France, catapulté au Brésil, de retour en Europe avec résidence provisoire à Paris, c'était bien un petit pays qu'il revoyait. Mais c'était son pays.

Et pour lui, surtout, c'était la terre ferme, enfin. L'endroit où il avait poussé et grandi, dans la joie comme dans la douleur. Et voici donc que, brusquement et sans transition pour ainsi dire, il retrouvait, pour les revivre, les années les plus incandescentes de sa vie. De près et de loin et de partout, de pierre en pierre, d'arbre en arbre, d'homme en homme, surgissaient les images du passé. Un passé vécu dans l'exaltation. Revécu hélas#! avec un cœur blessé, celui d'un prisonnier, projeté parmi les gens dits honnêtes et bien pensants, mais aussi d'un homme vrai, plein d'orgueil et de mépris, toujours atteint d'une insurmontable horreur de la médiocrité, sous toutes ses formes.

Cette médiocrité en flânant à travers le dédale des rues et ruelles, il croyait la rencontrer par-ci par-là, pas assez pour étouffer son émerveillement, assez pourtant pour blesser au vif son amour charnel de la cité, lieu de sa naissance. Luxembourg, cette cité millénaire, résistante de toutes les guerres et de toutes les invasions, ayant survécu à tous les soubresauts d'une histoire furieusement mouvementée. Ancienne ville-forteresse, ayant acquis ses titres de noblesse dans le vrai sang du vrai peuple, toujours fière et belle, avec ses donjons et bastions, avec ses muscles de roc et son sinueux enchantement.

Qui donc s'était avisé, par-ci par-là, à ternir cet éclat ? Des intrus, des envahisseurs ? ou bien simplement des ignorants de l'intérieur. Des péchés contre le Saint-Esprit, comme partout ailleurs se disait-il.

Cependant l'architecte en lui souffrait. Mais bien davantage encore l'homme. Car enfin, c'était sa ville à lui. Il se révoltait. Finalement il s'étonnait de sa propre intransigeance. Car enfin, il en avait vu d'autres, le long de ses pérégrinations à travers un monde souvent féru d'un modernisme de mauvaise aloi. Il s'en étonnait d'autant plus qu'en lui-même et dans son métier, une pente naturelle de l'esprit le portait vers l'audace, vers le défi. Lui, l'admirateur sans réserve presque, des grands bâtisseurs modernes. Mais ici même, non, dans sa ville à lui. Le béton, oui. Mais pas le faux béton. Et pas là où il fallait, dans ce haut lieu historique, préserver le souffle de son âme propre. Une âme, atteinte sans doute, comme la sienne après tout, mais toujours une âme quand même.

À tout prendre, songeait-il, et à part quelques ravages de modernisme, les images du présent se mêlaient subtilement aux images du passé. Il s'imaginait aussi que, transposée sur le plan musical, la tonalité de la ville avait quelque peu changé et, sensiblement du mode mineur modulait vers le mode majeur. Le rythme de la vie s'était accéléré, comme aussi la pulsation humaine. Visiblement un certain brassage s'opérait, qui n'était pas pour déplaire à qui revenait de loin, accoutumé aux reliefs d'exotisme. Il aimait cet entrecroisement de plus en plus prononcé d'accents étrangers les plus variés, enchanté bien souvent d'entendre parler autour de lui le portugais, la langue de sa terre d'exil, le Brésil.

N'oubliez pas, lui disait un tel, que vous voilà dans l'un des centres des Communautés Européennes. Que Luxembourg est en passe de devenir une des grandes places financières d'Europe, appelé le Singapour du Nord, avec un des niveaux de vie les plus élevés du monde. Mais aussi, lui disait-on, ne vous fiez pas trop aux apparences, dans ce « superpays » de consommation, la récession économique s'annonce. Et ces enfants gâtés, pour la plupart, ne sont pas fichus de s'en rendre compte.

Ces enfants gâtés ? mais dans tout cela, songeait Max Allar avec une certaine angoisse, que va devenir l'homme, encore tout près de l'ancien terroir, paysan endimanché encore, ou plutôt ce rude type d'homme, hier encore farouchement autochtone, avec sa langue incompréhensible et son parler cahotant ? Il y songeait en effet avec une certaine angoisse, qui s'accroissait le soir de cette première journée passée au petit pays, remplie à ras-bord. Envahi par d'étranges nostalgies, il finit par entrer dans une nuit de cauchemar.

(Baladins)

Michel Latour, lecteur d'une maison d'édition parisienne, perd son emploi, part pour un court séjour au Sahara et y fait la connaissance de Daniel Botra et de Max Allar. De retour chez lui, Michel Latour se plaît à imaginer la vie de ses deux compagnons. L'extrait nous confronte avec Max Allar. Comme beaucoup de personnages de Joseph Leydenbach, il entretient des rapports privilégiés avec le Luxembourg.

« C'était un petit [...] toutes ses formes. »

Max Allar est un personnage qui a beaucoup voyagé, qui a vu le monde, à qui le destin a fait parcourir différents endroits du globe: la France, le Brésil, etc. Le Luxembourg c'est son port, « la terre ferme » dans sa mouvance. S'il y est si fortement attaché, c'est à cause de sa jeunesse qu'il y a vécue, c'est parce qu'il y a grandi et que de nombreux souvenirs l'y relient.

Ces souvenirs sont malheureusement entachés d'une autre expérience, d'un autre vécu qui lui est souffrance: Max Allar a connu la prison, ce qui le place dans une situation pénible: celle de prisonnier parmi « les gens dits honnêtes et bien pensants ». Relevons ici le « dits » insistant sur le « paraître » des compatriotes de Max Allar, qui montre en somme le caractère factice de cette opposition. C'est là une prise de

position de l'auteur -qui s'opère ici à travers le personnage de Max Allar- elle est confirmée par les autres traits du personnage: «un homme vrai, plein d'orgueil et de mépris, toujours atteint d'une insurmontable horreur de la médiocrité sous toutes ses formes».

D'emblée le ton est donné. L'analyse de ce paragraphe permet d'affirmer que le point de vue adopté, tout en restant celui de l'auteur-narrateur, nous plonge dans la conscience du personnage principal et nous fait suivre le cheminement de ses pensées. Le premier paragraphe, réduit à une seule phrase, frappe par sa brièveté. Malgré la présence du verbe être (qui ne joue ici qu'un rôle de simple présentatif), nous avons affaire à une phrase nominale qui sera reprise avec quelques légères variations dans les deux paragraphes suivants: «C'était un petit pays» – «c'était bien un petit pays» – «c'était son pays» – «c'était la terre ferme». La structure de ces phrases et leur énoncé sont sensiblement identiques. Toutefois, au fil du texte le terme «pays» est précisé, devient d'abord «un petit pays», puis l'emploi du pronom possessif marque l'appropriation de ce pays par le héros; la mutation en «terre ferme» donne au terme «pays» une dimension différente, une portée, une signification qui est tout à fait personnelle au héros. Ainsi nous voyons s'élaborer sous nos yeux la pensée de Max Allar. Cette impression est renforcée par la répétition d'autres mots: «Et pour lui» – «Et voici donc», «De près et de loin et de partout, de pierre en pierre, d'arbre en arbre, d'homme à homme», «vécu» – «revécu».

D'une part, des phrases élaborées, complexes, répondent à des phrases courtes. Relevons à ce propos aussi dans le troisième paragraphe la phrase «Et pour lui surtout...» à laquelle fait écho la phrase nominale «L'endroit où...» dont le groupe nominal est détaché par la structure relative. D'autre part, les deuxième et troisième paragraphes, par leur étendue, s'opposent au premier, qui lui ne se compose que d'une seule phrase. C'est dire qu'au niveau de la composition globale du texte, nous avons la même démarche que celle utilisée à l'intérieur d'un seul paragraphe. Cette manière de procéder souligne la vision que le héros a

de son environnement. D'abord, il y a perception d'une image, d'une idée. Puis, par tâtonnements successifs la pensée se précise. Au rendu fragmentaire se substitue progressivement une vision totale plus complexe. Le paragraphe suivant constitue une illustration supplémentaire de ce que nous venons d'avancer.

« Cette médiocrité, en flânant [...] se disait-il. »

Malgré le dépit ressenti par Allar, l'admiration demeure son sentiment dominant. Les deux phrases suivantes, nominales elles aussi, illustrent à la fois l'émerveillement du personnage et l'élaboration de sa pensée. D'abord le nom de la ville, «Luxembourg», se trouve mis en évidence en début de phrase laquelle, prenant appui sur ce nom, s'allonge progressivement pour étaler devant nous l'image d'une cité aux fondements solides. Si la première phrase est articulée surtout autour de la dimension historique, la deuxième reprend la dimension architecturale de la ville. Cette dernière phrase, imprégnée d'un certain souffle épique, comporte une assise spatiale qui dresse devant nous dans toute sa splendeur une ville s'intégrant dans son site naturel – #la caractéristique essentielle de la ville# –, effaçant les frontières entre le construit et le naturel. C'est la terre, le roc, «les muscles de roc» qui sont l'âme des «donjons» et des «bastions».

Ce passage est sérié par masses croissantes. La cadence majeure accentue ici l'émerveillement du héros. L'emploi de la construction nominale confère au texte, au monologue intérieur du personnage un aspect familier, non construit, répond à un souci de réalisme que nous retrouverons tout au long de cet extrait.

Dans le paragraphe suivant, les points d'interrogation traduisent les hésitations du héros. La première phrase pose bien une question ; les autres segments de phrase sont en fait des réponses sur lesquelles subsiste un doute.

« *Cependant l'architecte [...] âme quand même.* »

Dans ce paragraphe, les pensées de Max Allar sont rapportées plus directement et la forme exceptionnelle de la phrase traduit « l'opération de l'esprit », le caractère obsessionnel de ses préoccupations, renforcé par un jeu d'oppositions.

Max Allar est bien un enfant du pays, car, comme il le dit lui-même, ce qui souffre en lui c'est davantage l'homme que l'architecte. Le lien est donc émotionnel: ce qui pouvait déjà s'entrevoir au troisième paragraphe trouve ici sa confirmation. Max Allar se sent responsable de « sa ville ». D'où son « intransigeance ». Il en est conscient, il s'en étonne lui-même, lui qui a vu d'autres villes pour lesquelles il était plus tolérant et surtout plus « détaché », ce qui lui a permis d'être « l'admirateur sans réserve des grands bâtisseurs modernes »; il est plus exigeant envers sa propre ville, et ici, malgré son esprit qui le « porte vers l'audace et vers le défi », il ne veut pas de « faux béton »⁽³⁾ Il tient à en « préserver » l'âme.

L'embarras du personnage est marqué dans ce passage par la reprise de mots marquant l'opposition comme « cependant », « mais » (qui revient à trois fois), et par la répétition de la conjonction de coordination « car ».

« *À tout prendre [...] le Brésil.* »

Ce jeu d'oppositions se retrouve dans le paragraphe suivant. Max Allar arrive à dépasser le stade émotionnel, il arrive à voir sa ville avec d'autres yeux et sa révolte se mue en admiration. Il assigne au « modernisme » une place accessoire et prend conscience d'une nouvelle harmonie: ici les oppositions portent sur les notions de « présent-passé; majeur-mineur » qui forment un nouvel équilibre. Le présent se mêle au passé, et le mode mineur module vers le mode majeur, tout comme le

3. « Faux béton » parce que la ville de Luxembourg est construite sur de la roche.

rythme de vie s'accorde, se synchronise dans son accélération sur celui de la pulsation humaine.

« N'oubliez pas [...] s'en rendre compte. »

Dans ces lignes, d'autres aspects du pays nous sont présentés: son internationalisation, sa dimension européenne, son importance en tant que place financière, mais aussi ses problèmes dus à la récession économique (4). Ces idées, ces vues ne sont pas propres à Max Allar. Ce ne sont que des observations assez générales, des remarques, des suggestions qui lui ont été faites par d'autres et qui nous sont rapportées sans commentaire, que ce soit par Allar ou encore par l'auteur. Ce passage se distingue du reste du texte par l'emploi de l'indicatif présent qui actualise le discours et rend ainsi sensible l'intervention des interlocuteurs du personnage. Le mot «fichu», appartenant au registre familier, peut lui aussi s'interpréter de la même manière: il souligne le dialogue fictif et montre l'emportement, la fougue, la véhémence de la discussion.

« Ces enfants gâtés [...] nuit de cauchemar. »

Nous retournons aux pensées personnelles de Max Allar dans ce dernier paragraphe. Le reproche «enfants gâtés» l'a frappé, le pousse à s'interroger sur la véracité de cette affirmation. Comme dans les autres parties du texte, le style nominal de la première phrase illustre le vagabondage de la pensée du héros qui s'interroge sur le sort du paysan «l'homme encore tout près de l'ancien terroir [...] cahotant». Le portrait dressé ici est très suggestif. Le rythme, les sonorités de la phrase, tout souligne le comportement et le parler de ce Luxembourgeois qui est dépassé par les événements: sonorités rauques qui rappellent la langue luxembourgeoise: «farouchement», «autochtone»; rythme cahotant ponctué par des consonnes dures: «ce rude type d'homme». Le cauchemar qui s'en suit nous dit bien que Max Allar est de nouveau un enfant du

4. Crise économique des années quatre-vingt.

pays, un homme qui souffre, un être qui partage les inquiétudes de la classe dirigeante, puisqu'il se sent responsable du sort de ses concitoyens.

Conclusion.

Cet extrait nous trace ainsi à la fois un portrait du pays, de la ville de Luxembourg et de Max Allar, un citoyen luxembourgeois. La ville, le pays nous sont présentés dans leurs aspects historique, architectural, économique, sociologique. Il s'agit d'une description dynamique que nous appréhendons à travers le personnage central, Max Allar, héros de retour au pays, submergé par ses souvenirs et confronté à une ville en pleine mutation. L'émotion qui dicte les attitudes du personnage est rattrapée par une certaine sympathie, voire empathie qui débouche sur les inquiétudes que l'avenir réserve au pays, à ses citoyens.

Choix de textes

Pendant les semaines qui suivirent, Jean-Marie pratiquait avec un intérêt accru les exercices préparatoires à la première communion. Sans résistance il se laissait aller aux premières ferveurs de la religion. Peu à peu il glissait doucement au milieu d'une atmosphère embaumée et miraculeuse.

Auparavant, sur ce chapitre, comme sur tous les autres, il ne portait son attention que dans la mesure où son désir du nouveau pouvait être satisfait. Il connaissait son catéchisme mieux que personne. L'Ancien et le Nouveau Testament le passionnaient. Surtout il était versé dans les règles de la liturgie. Comme enfant de cœur il était infailible, remarquant jusqu'aux moments de distraction du prêtre célébrant la messe. Les jours de la Sainte Semaine il était irremplaçable, sachant tout, n'omettant rien, instruisant ses collègues moins curieux. Il aimait le Vendredi Saint.

Mais à part cela, la religion n'avait pas encore réussi à susciter en lui le moindre retentissement intérieur. Son entourage direct d'ailleurs ne le poussait guère dans cette direction. Dans la famille très libérale des Bachelin, on ne paraissait pas faire grand cas des choses saintes. En dehors de la très pieuse grand-mère, seule sa maman était pratiquante. Elle l'accompagnait régulièrement à l'office du dimanche matin. Là, il remarquait tout au plus encore quelques cousines. Il avait beau poser de temps en temps des questions à son père, celui-ci répondait évasivement. Ainsi, l'indifférence avait gagné son cœur. Les sensations du monde extérieur avaient été trop fortes d'ailleurs et multipliées à l'infini.

Tout cela devait changer. Il voyait ses camarades, jusqu'aux plus tumultueux, suivre consciencieusement prédications, leçons de catéchisme, cours d'Écriture Sainte. Peu à peu cette ambiance finit par

l'exalter. Sans doute la rue n'était pas désertée tout à fait. Il lui arrivait encore, en compagnie de Viki, de voler des pommes dans le verger de son oncle. Mais sa conscience ne s'en encomrait guère, le confesseur passant assez négligemment sur ce chapitre. On pouvait donc dire, sans exagérer, que Jean-Marie se préparait dans le recueillement au grand jour.

(Les Désirs de Jean Bachelin)

Début décembre 1944.

Noël approchait. Le ciel était de plomb, les cœurs tout autant. À travers la grisaille et la brume les squelettes, parfois, ne se reconnaissaient plus guère, ce qui avait d'ailleurs peu d'importance. Chacun n'avait que trop à faire avec lui-même, avec le mot magique aussi, Noël, qui suscitait tout un cortège d'hallucinations. L'hiver serait long et les nuits longues et le temps plus long encore. Pourtant les nouvelles du dehors n'étaient pas si mauvaises, et les gens comme François ne manquaient pas de les colporter, en tirant la langue au destin. Certains soirs déjà, les airs éternels de Noël tournoyaient autour des murs délavés de nos baraques et nous n'ignorions pas que les bourreaux se préparaient déjà à jouir de leur grasse sentimentalité à l'approche de la fête de la paix.

Nous ne vîmes plus Roland pendant quelques semaines. Pas de nouvelles. Mort, gazé, pendu ? La pluie battante accompagnait nos hallucinations de Noël. Finalement, nous apprîmes qu'il quitterait l'infirmerie dans les prochains jours, et même complètement retapé. En effet, un matin je le vis surgir du brouillard épais, moins mal en point qu'il y avait quelques semaines, avec un certain sourire prometteur.

— *Cette fois-là, ça y est. Je les ai eus, les andouilles. Ils sont bêtes, oh ! mais bêtes ! Il fallait le trouver ; je les ai lancés sur une nouvelle*

fausse piste, ils ont marché, tête baissée, les ballots. D'ailleurs ça se voit, non ? N'ai-je pas une mine splendide ? Ils m'ont bien soigné, et pour cause ; et maintenant ils me fichent la paix. La paix de Noël... Il ajouta, les lèvres amères : à moins que... mais encore, et puis encore... à quoi bon tout ça !

J'étais moins rassuré, moi. Pourtant le lendemain du transport, le kapo s'approcha de moi, le large museau triomphant :

— *On l'a eu, ton baron, je te l'avais bien dit. Flanché. Des aveux, pas solide, ce petit morveux-là. Un malingre. Mais qu'est-ce qu'ils s'imaginent, ces gosses de riches. On en a eu d'autres. Allons, on te laissera ton Vicon.*

Cette nouvelle, mêlée au mot magique de Noël qui nous envoûtait, me fit mieux supporter cette terrible fin d'année. On les aura ! On les aura quand même !

Jusqu'au jour, un soir plutôt, où je le revis, le visage tuméfié, mais le pas sûr et décidé.

— *Et voilà. Ils m'ont eu quand même. Dis-toi bien, je le répète, qu'ils sont plus forts que nous. Cette fameuse piste, ça n'a rien donné. Au contraire, ils en ont trouvé une autre et même elle est plus sérieuse, celle-là. Le patron paraît sûr de lui. « De toute façon on aura ta peau, baron-larron », m'a-t-il dit. - Je sais ce que j'aurai à faire, maintenant.*

— *Roland ! Quelle mine tu as ! Manifestement je n'arrivais pas encore à comprendre.*

— *Oh ! ne t'en fais pas. Ca passera. Ils vont encore bien me chouchouter. Ils ont encore besoin de moi... Mais voilà, j'ai aussi besoin de toi.*

— *Et moi donc, tu sais bien que j'ai aussi besoin de toi.*

Je le revis le lendemain. il me serra la main, d'un geste ferme, avec un sourire d'une infinie douceur dans cette face affreusement boursouflée.

Toujours calme, après un moment de silence :

— *Et maintenant... ne me demande plus rien. Tu es un ami et tu me promettras ce que je te demande. Plus tard, quand tu seras rentré chez toi, tu iras trouver ma mère et tu lui diras qu'ils lui ont menti, que j'ai été comme on dit ici : Auf der Flucht erschossen. Tu me promets.*

Et en me regardant dans le blanc des yeux :

— *Alors tu promets ? ! Et tu lui diras qu'ils ne m'ont pas eu. Tout mais pas ça !*

J'approuvai de la tête, comme un automate. Sans doute étais-je trop faible pour comprendre quoi que ce soit. Encore un qui commence à divaguer ? Tout s'embrouillait dans ma tête.

— *Merci. N'oublie pas que ma mère est une sainte femme.*

Il me quitta aussitôt, d'un pas ferme, comme il était venu, sans jeter un regard en arrière.

Le lendemain, nous apprîmes qu'il était retourné à l'infirmerie et qu'il était mort après avoir avalé une forte dose de cyanure.

(Griffes de Sorcières)

Lei Souques

C'est un paradis.

C'est le paradis.

Il faut vous dire que ce paradis m'appartient, m'ayant été laissé par un oncle qui aimait trop la vigne. Il m'est déjà arrivé, à telle heure insolite, de croire à la légende qui explique tout, celle du péché originel ; et alors, mystificateur professionnel, les yeux grands ouverts, j'ai cherché et trouvé l'endroit précis marqué d'une croix, où le premier homme, superbement velu, tous les jours au matin est sorti de sa caverne pour adorer le soleil-Dieu. Cet endroit, à l'heure actuelle, est quelque peu surélevé, pour des raisons que les géologues finiront peut-être par trouver plus tard, et domine, sur une cinquantaine de mètres carrés, un ensemble de formations rocheuses, couvertes d'une mousse à reflets mordorés et qui s'étendent, en ordre dispersé, sous l'ombre d'une pinède.

À ces rares heures insolites, à ces heures de grâce, je me sens mystérieusement heureux, mais aussi troublé et inquiet, avec un certain coup au cœur venant de très loin, comme si un jour il pouvait m'arriver, à moi aussi, comme à l'autre, d'être chassé du paradis.

Mais il n'est pas question de moi. Il est question d'Octave. Car vous me connaissez suffisamment, moi, Alain Boris, journaliste, par hasard et par profession, non par vocation, très peu connu dans le monde, mais citoyen du monde quand même, et même du demi-monde, pêcheur d'occasion et assez farfelu, dit-on, ne se prenant pas trop au sérieux, et par suite peut-être un peu sérieux quand même ; c'est dans cet esprit sans doute que je voudrais vous parler de mon ami Octave et vous raconter cette histoire, simple et authentique, celle d'un homme juste et sage. Au fond, celle d'un homme sans histoire. Nous venons d'avoir quarante ans, tous les deux.

(Octave au Paradis)

Synthèse

Dans sa jeunesse, Joseph Leydenbach a écrit quelques poèmes (qu'il a lui-même qualifiés de médiocres); plus tard il a rédigé deux pièces de théâtre (qui n'ont connu ni représentation ni publication). Tout cela est peu face à son œuvre romanesque qui fait de lui LE romancier luxembourgeois d'expression française, car dans ce genre il nous lègue une œuvre d'une envergure certaine – une dizaine de romans – alors que la plupart des auteurs luxembourgeois n'ont guère dépassé le stade d'un ou deux romans.

L'univers romanesque de Joseph Leydenbach est riche et varié. Nous pouvons y relever le souci de l'auteur d'aborder tous les problèmes, aussi bien ceux qui touchent à son époque, à son siècle (violence, terrorisme, etc.) que ceux qui touchent plus proprement à l'homme (maladie, conflit des générations, etc.). Par endroits, il affiche même un didactisme avoué. *Octave au Paradis* illustre son amour de la vie, sa condamnation de tout défaitisme. Octave, le héros du récit, malgré les vicissitudes de son destin, mène une vie toujours plus intense, et plus le malheur s'acharne sur lui pour le réduire à l'inaction, plus il maîtrise son destin et remplit ses journées, ses soirées, tous les moments de son existence d'une activité débordante, jouissant à pleins poumons de sa vie, et lui donnant ainsi un sens. Un message positif et qui se veut tel.

La diversité va de pair chez Joseph Leydenbach avec des éléments que l'on retrouve dans presque tous ses récits, en somme les constantes de son œuvre. Nous avons déjà dit que les personnages évoluent dans un milieu aisé, celui des finances, des affaires, de l'industrie, c'est-à-dire un univers que l'auteur a bien connu pour y avoir appartenu. D'ascendance bourgeoise, les héros de Joseph Leydenbach sont souvent tiraillés entre le monde des affaires dans lequel ils réussissent assez facilement et leur

aspiration vers l'art. C'est que le monde des affaires ne les comble pas, n'offre pas de remède à leur malaise existentiel, aussi essaient-ils la voie de l'art et cherchent-ils à y déployer leurs dons. Ceci permet à Leydenbach de poser des questions sur la valeur de l'art, et ses rapports avec la vie. C'est le cas pour *Baldas peintre*, pour *Les Désirs de Jean Bachelin* et en général pour tous ses récits. *Baladins* surtout s'interroge sur la possibilité de « créer » la vie, de l'inventer par l'acte « d'écriture ». Fiction dans la fiction, jeu de miroirs, *Baladins* est une œuvre assez originale dans laquelle le narrateur doit se rendre à l'évidence qu'il ne peut substituer les produits de son imagination à la vie, qui, elle, suit son cours sans tenir compte de la logique du récit ou d'autres préoccupations découlant de la fiction romanesque.

Finalement, malgré son attrait, l'art ne permet pas vraiment aux héros de Leydenbach de s'accomplir, sauf peut-être dans la nouvelle *Baldas peintre*. Et encore, même Patrick Baldas ne s'adonne pas corps et âme à son art. D'où en général un sentiment d'insatisfaction comparable à celui qui hante nos héros dans la vie professionnelle.

S'il y a une solution au malaise de nos protagonistes ce n'est ni dans le monde des affaires ni dans celui de l'art qu'il faut la chercher. Pour se réaliser, pour aboutir à leur plénitude d'homme, nos héros ont besoin de la femme, la femme idéale, leur âme sœur. C'est elle qui permet à l'homme par le biais du couple d'accomplir un destin qui lui est dévolu depuis des temps immémoriaux. A défaut son existence n'a plus de justification et alors c'est l'échec qui se traduit par la mort du héros, seule issue possible au récit (*Les Désirs de Jean Bachelin*, *Vie secrète*, etc.).

A côté de ces traits qui peuvent être imputés au vécu personnel de l'auteur, il y a une caractéristique qui rapproche son univers romanesque de celui de nombreux autres auteurs luxembourgeois: la présence du Luxembourg et surtout la place accordée à ce pays dans ses récits. En effet, si dans les premiers romans, le Luxembourg sert parfois de cadre au récit, si on dénote la sympathie de l'auteur pour sa patrie, dans les

dernières œuvres il acquiert une importance telle qu'il peut être considéré comme un personnage à part entière, au même titre que les protagonistes principaux, puisqu'il ne constitue plus uniquement un décor, mais un personnage agissant intervenant dans le déroulement de l'action (*Baldas peintre*). Ainsi, bien que par l'étendue de son œuvre Leydenbach occupe une place d'exception, il ne se démarque pas vraiment des autres auteurs luxembourgeois. Bien entendu il peint une société qu'il a connue ; bien entendu ses héros ont des traits communs avec l'auteur – notamment cette volonté de poursuivre une carrière artistique – ; mais l'importance qu'il accorde à son pays natal, surtout dans les derniers récits, l'apparente à tous ces auteurs pour qui la question de l'identité nationale (luxembourgeoise) apparaît comme un trait fondamental de l'œuvre. Précisons que malgré l'apport « personnel » de l'auteur, malgré donc les nombreux traits que les personnages doivent à la personnalité de leur créateur, il faut se garder de vouloir à tout prix ramener ces personnages à l'auteur lui-même, car même si des éléments autobiographiques apparaissent çà et là, même si Joseph Leydenbach s'est servi d'éléments réels dans ses récits, il a pris soin – comme il nous l'a dit – de les camoufler pour façonner son monde romanesque. Un univers qui au fil de son œuvre se manifeste dans des récits de plus en plus courts et dont la dernière publication, *Vie secrète*, se compose d'un recueil de deux brèves nouvelles. Joseph Leydenbach a peut-être été incité à cette démarche par les conseils de Duhamel auquel il avait envoyé le manuscrit de son premier roman, *Les Désirs de Jean Bachelin*.

Avec *Vie secrète*, publié en 1988, paru en 1989, Leydenbach a mis un point final à son activité créatrice. A l'âge de quatre-vingt-cinq ans, il nous lègue une œuvre narrative accomplie, et demeurera pour longtemps (relevons-le pour l'anecdote) un des rares romanciers à avoir signé à la fois des romans et des billets de banque, car la banque dont il était le président-directeur avait (et a toujours) le droit d'émission monétaire.